

LE Magasin du XIX^e siècle



Sommaire

Éditorial par José-Luis Diaz	> 5
Leur XIX^e siècle	> 7
Entretien avec Michel Houellebecq : la possibilité d'un XIX ^e siècle propos recueillis par Agathe Novak-Lechevalier	> 7
Le Dossier sous la direction de François Kerlouégan	
La femme auteur	> 23
Introduction, par François Kerlouégan	> 23
Sophie Cottin (1770-1807) ou le « premier écrivain de l'époque », par Brigitte Louichon	> 25
La représentation des femmes écrivains dans les <i>Mémoires d'outre-tombe</i> de Chateaubriand, par Sébastien Baudoin	> 31
Madame de Genlis, décidément femme auteur, par Damien Zanone	
À propos d'une ébauche romanesque de Claire de Duras : <i>Le Paria</i> , par Marie-Bénédicte Diethelm	> 40



Madame de Genlis, décidément femme auteur

par Damien Zanone

36 -

Madame de Genlis (1746-1830) a vécu plus de quatre-vingt ans d'une vie répartie de façon égale entre les deux époques sociales et littéraires que sépare la Révolution ; elle a multiplié les formes d'écriture ; elle est une femme. Ces trois aspects font trois raisons suffisantes pour minorer l'importance d'un écrivain, quelle que soit la place que ses contemporains lui ont reconnue. Depuis une quinzaine d'années cependant, alors que le récit produit par l'histoire littéraire fait l'objet de débats incessants qui contestent les arrêts rendus autrefois, ces mêmes raisons agissent en sens contraire et chacun, peu à peu, se rappelle que Stéphanie-Félicité de Genlis a existé, apprend à la situer et à la caractériser. La période qui voit s'opérer le mystérieux passage des Lumières au romantisme devient un lieu d'investigation prisé, les découpages génériques trop sûrs d'eux-mêmes sont rendus suspects, les écrits de femmes bénéficient d'avoir été si outrageusement négligés jusque là et on les réhabilite comme des objets dignes d'attention. Mme de Genlis, femme auteur qui a écrit sur les femmes auteurs, femme qui a

tout entier voué sa vie à l'écriture pour diffuser un savoir multiple et une vision du monde cohérente, ne peut manquer de retenir l'attention et même de solliciter l'étude.

Une œuvre profuse et diverse

Issue d'une petite noblesse désargentée, Mme de Genlis doit son ascension et bientôt son triomphe social à l'art et à l'habileté. L'art s'acquiert par le travail et, jeune fille, notre personnage s'est imposé comme un prodige de la harpe quand sa mère la produisait dans les salons. La très haute société aristocratique devient alors son territoire familial où l'arrime, en plus des louanges de toutes sortes sur son talent de musicienne et sur son esprit, un mariage avantageux. Admise dans l'entourage de la famille, celle d'Orléans, elle devient rapidement l'intime et la maîtresse du duc de Chartres (duc d'Orléans en 1785), qui lui confie l'éducation de ses enfants en 1777 : Mme de Genlis devient donc « gouverneur des Enfants de France », ayant la charge de jeunes princes du sang, parmi lesquels le futur roi Louis-Philippe. Elle déploie à leur profit une activité pédagogique innovante, orientée vers l'apprentissage du monde tel qu'il est (avec, par exemple, l'enseignement des réalités techniques et sociales dont témoignent les maquettes destinées à présenter les différents métiers de l'artisanat que conserve de nos jours le Musée des Arts-et-Métiers à Paris, ou bien encore celui des langues vivantes). Dans cette dizaine d'années qui précèdent la Révolution, Mme de Genlis établit de manière définitive sa réputation de pédagogue par la publication d'écrits tous orientés en ce sens : le *Théâtre à l'usage de la jeunesse*, promis à diffusion constante une bonne partie du XIX^e siècle ; *Adèle et Théodore*, roman par lettres qui développe trois plans d'éducation (pour les princes et pour les enfants de l'un et l'autre sexes) et prétend fournir une réponse polémique à l'*Émile* de Rousseau ; *Les Veillées du château ou Cours de morale à l'usage des enfants*. Tout entière orientée vers les questions d'éducation, cette production initiale de l'auteur donne le la à l'ensemble de ce qu'elle fera : instruire par la transmission de savoirs positifs et éduquer

morale est la grande aventure de la vie de M^{me} de Genlis, obsédée toujours d'avoir des élèves autour d'elle et encline à transformer ses lecteurs en autant d'élèves. Cette « verve de pédagogie poussée jusqu'à la manie » (Sainte-Beuve) fait l'unité de ses écrits très divers : quels qu'ils soient, ils se montrent soucieux de faire accepter à chacun sa place dans le monde, d'aimer les devoirs qui y sont attachés. La morale et la religion sont deux principes attachés de façon nécessaire, sous la plume de M^{me} de Genlis qui l'énonce avec fermeté dans l'ouvrage qui, en 1787, la range dans le camp des anti-Lumières : *La Religion considérée comme l'unique base du bonheur et de la véritable philosophie*. Ce programme militant, servi de manière constante dans une œuvre où toujours « morale et religion » reviennent comme un bloc à révéler et qui ne semble jamais se remettre en cause pourrait être décourageant : mais la littérature s'en mêle comme un troisième terme qui, heureusement, trouble l'union des deux autres. M^{me} de Genlis aime raconter et faire sourdre le propos moral de récits qu'elle invente comme romancière ou restitue comme historienne ; ses récits en disent volontiers plus ou différemment que ce que l'auteur voudrait avouer.

À partir de la Révolution, événement qui fait vivre l'histoire et oblige à la penser, les écrits de M^{me} de Genlis présentent souvent une matière historique. L'édifice social au sommet duquel l'auteur s'était hissée est brisé : les velléités de la « faction d'Orléans » à laquelle elle appartient ont tourné court dans les premières années du bouleversement politique (le duc d'Orléans est guillotiné, tout comme M. de Genlis) et M^{me} de Genlis connaît ensuite une émigration errante et difficile, en Angleterre, en Allemagne, en Suisse. Rayée de la liste des émigrés en 1800, elle rentre en France où le Consul Bonaparte lui accorde une pension et un logement à la Bibliothèque de l'Arsenal où elle vit pendant les années de l'Empire. Ce sont des années d'écriture et d'un prestige reconquis par le seul ascendant de la plume, en particulier grâce à des romans dits historiques, qui donnent forme de récits dialogués et sentimentaux à des anecdotes restées fameuses dans les annales de l'Ancien Régime : *Mademoiselle de Clermont*, *La Duchesse de La Vallière*, *Madame de*

Maintenon. L'érudition sur la vie de l'ancienne cour devient une compétence reconnue et prisée de Mme de Genlis qui publie, peu après le retour des Bourbons, un *Dictionnaire critique et raisonné des étiquettes de la Cour ou l'esprit des étiquettes et des usages anciens comparés aux modernes*. Sous la Restauration, la prolixité littéraire de Madame de Genlis est avérée comme un fait légendaire : la somme de ses écrits publiés depuis 1780 constitue un ensemble qui décourage les efforts de recension¹ et frappe par la diversité des formes abordées (pièces de théâtre, contes, recueils de pensées morales et religieuses, essais sur la littérature, guides pratiques sur différents aspects de la vie quotidienne, romans). La publication de *Mémoires*, en 1825, vient y mettre un point d'orgue : l'auteur presque octogénaire donne alors libre cours, en dix volumes, à une narration de son existence qu'elle promeut en *exemplum* indispensable pour comprendre l'histoire politique, littéraire et mondaine des soixante-dix ans qui précèdent.



M^{me} de Genlis © Cliché BnF

Du purgatoire à la redécouverte

La carrière littéraire de Mme de Genlis après la Révolution reste homogène avec la précédente (« manie » pédagogique, défense de « la morale et la religion »), mais deux aspects s'y accentuent : d'une part, le plaisir de narrer des existences réelles ou supposées pour les exposer au monde conçu comme terrain d'embûches morales, comme lieu de mise à l'épreuve des principes ; d'autre part, la promotion du passé, de la période classique en particulier, comme un âge d'or à l'aune duquel le présent est jaugé et volontiers censuré. On devine que tous n'étaient pas faits pour apprécier ces discours et que Mme de Genlis a eu bien des ennemis : elle les méritait puisqu'une bonne part de son œuvre est animée de verve polémique, contre les philosophes et, plus globalement, contre les « modernes » dont elle débusque les travers en tous domaines, dans le langage comme dans les idées. Le discours qui domine, à ce sujet, sous la Restauration ou peu après, est que Mme de Genlis, prêcheuse de « morale et religion », est une insupportable hypocrite : on se plaît à relever l'écart entre les propos rigoureux que la dame ne manque jamais de tenir et ce que l'on sait ou croit savoir de sa vie passée. Rares sont ceux qui, comme Talleyrand (d'après le propos que rapporte Gabriel de Broglie dans sa biographie de Mme de Genlis) expriment de l'indulgence pour ce parcours sinueux parce que long : « La fixité dans les natures composées tient à leur souplesse² ». Le ton est généralement à la charge, comme en donne un bon exemple la *Biographie universelle* de Michaud, publication à laquelle Mme de Genlis était censée participer avant une brouille : sur vingt-deux pages d'écriture serrée, la notice consacrée à Mme de Genlis dissèque sa vie sur un mode pamphlétaire, reprenant les faits et gestes narrés dans les *Mémoires* pour les analyser comme les symptômes constants d'une pédanterie outrée, d'un orgueil nobiliaire fantastique, etc. Un passage vaut la peine d'être cité, qui en dit long sur la capacité qu'a pu avoir Mme de Genlis à susciter l'hostilité : « Non contente de publier

tant d'ouvrages, elle ouvrit, en 1820, dans un journal intitulé *L'Intrépide*, une espèce de cours de grammaire pratique, qui eût consisté à relever chaque jour les fautes qui échappaient aux journalistes. Cette ridicule entreprise s'arrêta au premier numéro ; mais c'est un trait de caractère qui peint Mme de Genlis tout entière ». Stendhal s'est montré un des contempteurs les plus féroces de la dame, qu'il égratigne en particulier dans *Lamiel* dont l'héroïne dépérit à la lecture des « romans hypocrites de Mme de Genlis » : « La petite lut tout haut *les Veillées du château* de Mme de Genlis, et ensuite les romans les plus moraux de cette célèbre comédienne. Plus tard, la duchesse trouva que *Lamiel* était digne de comprendre le *Dictionnaire des Étiquettes*, l'ouvrage le plus profond du siècle ». Heureusement, un médecin avisé propose à *Lamiel* d'autres lectures, ce qui lui permet aussitôt de perdre son « extrême pâleur » et de se rétablir... Ces discours violemment ironiques vont bientôt cesser : Mme de Genlis meurt en décembre 1830 (quelques mois après que son ancien élève est devenu roi des Français) et son nom, rapidement, connaît le purgatoire. Quand George Sand l'évoque avec éloge en 1854 dans *Histoire de ma vie* (chapitre 16 de la deuxième partie) pour dire l'impression déterminante qu'elle en reçut par ses lectures d'enfance, elle doit rappeler qui était « cette bonne dame qu'on a trop oubliée, et qui avait un talent réel » : « Qu'importe aujourd'hui ses préjugés, sa demi-morale souvent fausse, et son caractère personnel [...] ? » Chacun peut avoir ses raisons pour ne pas oublier Mme de Genlis, parmi lesquelles le souci de contrer l'oubli général. C'est alors un plaisir d'esthète, d'autant plus précieux que rare : Roland Barthes ne surprend-il pas en disant la lire, dans *Roland Barthes par Roland Barthes* (1975), pour entretenir un goût proustien à l'égard des « noms de l'ancienne noblesse » ?

Ce long purgatoire a maintenant cessé, le temps n'est plus où, à la manière de Sainte-Beuve, on prétendait ne sauver de l'œuvre immense de Mme de Genlis que la seule nouvelle

de *Mademoiselle de Clermont*, reconnue à juste titre comme un chef d'œuvre de la littérature sentimentale (Sainte-Beuve alla d'ailleurs au bout de son admiration en en donnant une sorte de pastiche avec *Madame de Pontivy*). L'intérêt croissant qui, depuis vingt ans, s'exprime en faveur de Mme de Genlis remet sa production en lumière pour différents aspects : la littérature de jeunesse (Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval a donné une étude sur *Mme de Genlis et le théâtre d'éducation au XVIII^e siècle* (Voltaire Foundation, 1997) ; la littérature autobiographique (Damien Zanone accorde une large place aux Mémoires de Mme de Genlis dans *Écrire son temps. Les Mémoires en France de 1815 à 1848*, Presses universitaires de Lyon, 2006) ; la littérature des femmes (Martine Reid a réédité la nouvelle *La Femme auteur* chez Folio en 2007 et étudié, dans *Des femmes en littérature*, Belin, 2010, l'essai publié par Mme de Genlis en 1811, *De l'Influence des femmes sur la littérature française, comme protectrices des lettres et comme auteurs, ou Précis de l'histoire des femmes françaises les plus célèbres*). La « Réflexion préliminaire sur les femmes », qui ouvre l'essai de 1811, est reprise telle quelle à la fin du t. VI des *Mémoires* à l'occasion d'un réemploi qui indique combien l'auteur tient à ces pages³. Elles sont frappantes en effet et méritent d'être imprimées dans ces deux contextes : plaidoyer en faveur de la femme auteur, elles sont aussi un portrait de soi. Mme de Genlis, après avoir constaté le peu de place faite aux femmes qui ont écrit dans le florilège d'œuvres retenu pour former la littérature du passé dont on se souvient, se refuse d'en « conclure que l'organisation des femmes soit inférieure à celle des hommes ». L'assertion est remarquablement soutenue par des arguments qui n'empruntent guère aux différences de « nature » mais constatent des faits de société (défaillance de l'éducation, exclusion de la parole critique) présentés comme remédiables. Mme de Genlis ferraille contre les « jugements universellement posés sur les femmes », « contradictoires ou vides de sens », portés par les

hommes « qui assignent les rangs dans la littérature, puisqu'ils en dispensent les honneurs et attribuent les places, dont toutes les femmes sont exclues ». S'emparant de ce magistère, elle décide d'un regard *a priori* favorable aux ouvrages de femmes et fait montre de cette belle solidarité en faisant valoir qu'« il y eut une multitude de femmes auteurs dans tous les genres et dans toutes les classes ».

NOTES

1. Celle-ci a néanmoins été menée il y a quelques années par M.-E. Plagnol-Diéval, *Bibliographie des écrivains français : Madame de Genlis*, Paris-Roma, Memini, « Bibliographica », 1996.
2. G. de Broglie, *Mme de Genlis*, Paris, Perrin, 1985, p. 481.
3. M^{me} de Genlis, *Mémoires inédits sur le dix-huitième siècle et la Révolution française, de 1756 à nos jours*, Paris, Ladvocat, 8 vol., vol. VI, p. 340-367.

